

TROUS BLANCS

A première vue, une sculpture monolithique aux contours géométriques minimalistes. Mais notre regard est immédiatement capté par une entaille verticale, qui raye le volume sur toute sa hauteur, et vient briser cette régularité, à moins qu'elle ne la renforce, ce qu'on ne sait décider. Si l'on résiste à l'envie d'aller immédiatement y voir de plus près, on tourne autour de la pièce et dénombre une fente identique sur trois de ses quatre faces, la dernière restant vierge.

On s'approche et naturellement on jette un œil à l'intérieur d'un des interstices, où l'on découvre une sorte de bulle verticale, continuité de la paroi qui s'étire vers l'intérieur de l'objet. Celui-ci apparaît alors comme un nouvel avatar du white cube, dans lequel prendrai place l'œuvre, à la différence notable qu'elle semble nous rester inaccessible. Nous avons beau parcourir les trois failles, elles montrent toutes ces creux vides et blancs, inaccessibles, qui s'étirent en son sein, à l'image d'un utérus.

Mais la lumière nous a depuis longtemps révélé la magie de cette pièce.

La lampe adéquate en main, on se perd dans les méandres de lignes foisonnantes que l'artiste a dessiné à l'aide d'une encre sympathique, qui apparaissent sous la lumière à ultra-violet (il s'agit d'encre fluorescente). La lumière ajoutée au galbe de la feuille donnent une impression de profondeur et les lignes, entrelacements plus ou moins denses semblant se détacher de la surface courbe sur laquelle ils sont tracés, sont comme flottantes dans l'espace. Elles s'émancipent de leur propre support, le dissolvant en atteignant presque un statut de fils entrecroisés. La limite entre la ligne tracée sur le papier et le fil devient alors incertaine.

Fascinés par les motifs, on s'infiltré dans une dimension sans repère. En dévoilant d'un geste simple les formes lumineuses, on expérimente soi-même l'acte de dessiner dans l'espace et bien plus, on sonde la nature même du dessin qui est, entre autre, une apparition. On scrute ces fragments décelés, à la fois témoin et créateur de cette scène ostensible, et l'on se prend à se demander si «tout» l'intérieur de la pièce est rempli de ce fatras entremêlé de lignes plus ou moins lointaines, alors que nous ne pourrions en voir qu'une infime partie par l'intermédiaire des fissures. Je m'empresse de regarder par une autre de celles-ci, où je perds pareillement la notion du temps, ce qui retarde l'appréhension de l'ensemble que je tente de reconstruire mentalement après ma «visite» de la dernière fente, voyage au long cours comme les deux premiers, interrogations sur le ici et las-bas, le moi et l'autre, la présence et l'absence.

Tout comme dans d'autres de ses installations, Aurélie Pertusot trouble la distinction entre sculpture et dessin, et tente d'altérer de manière subtile la perception que l'on a du monde qui nous entoure, en nous laissant à l'orée d'un monde possible.

Armand Garçon
août 2013

